

Eva Darlan

Crue
et ruie



Eva Darlan

Crue et Nue

Le manifeste de mon corps

Jean-Claude Gawsewitch Éditeur

© Jean-Claude Gawsewitch Éditeur, 2013
130, rue de Rivoli
75001 Paris
www.jcgawsewitch.com
ISBN : 978-2-35013-406-2

Depuis le temps que je vis avec, j'ai eu l'occasion de me poser quelques questions sur mon corps, de l'envisager, de l'interroger et de le regarder comme un objet qui m'aurait échappé. Est-il un, unifié, parlant d'une seule voix, ou composé de plusieurs identités qui s'entremêlent ou se heurtent ? Sans rien me demander, il a eu sa vie propre, dans laquelle, étourdie par la course de la mienne, je ne suis pas intervenue. Il ne m'a jamais trop demandé mon avis. Est-ce que mon corps est moi ? Est-ce que je suis mon corps ? Comment me l'a-t-on présenté ? Qui s'en est servi ? J'ai voulu le regarder, voir ce qu'il était devenu. État des lieux. Lieu de tous les états.

LA PRÉSENTATION

Je n'ai jamais aimé mon corps. J'ai été élevée dans sa détestation. Le corps est sale, il n'est qu'une enveloppe, seule l'âme est belle. Tout ce qui se rapporte au corps est malsain et nauséabond. On ne doit pas s'en occuper, on fait comme s'il n'existait pas. On le lave de façon calibrée, par petits morceaux au lavabo toute la semaine, et au bain le dimanche. Pareil pour les cheveux : une fois par semaine, dans le bain. L'adolescente se baladait avec les cheveux gras dès le mardi et il fallait attendre le dimanche soir pour ne plus avoir honte. Du corps, sale, avec ses odeurs, ses humeurs, et l'inconfort de ses hormones, à la sexualité, il y a beaucoup moins d'un pas. La sexualité était faite pour les animaux. Le sexe était écœurant, pervers, avilissant, seulement pratiqué par les hommes, des cochons désireux de prendre une femme pour la

Crue et Nue

mépriser ensuite. Et pendant ce temps, tu pouvais penser à autre chose, ça ne durait jamais très longtemps. Pas tout à fait faux, mais pas complètement vrai.

Mes parents m'appelaient : la belle en cuisse. Allez savoir pourquoi ? Ce surnom les amusait beaucoup et ils riaient à chaque fois qu'ils le prononçaient. Et dans ma tête d'enfant, je m'imaginai avec des cuisses partout, à la place des joues, des bras, une cuisse sur le ventre, des fesses en cuisses. Je revois des photos, et je ne comprends pas : j'étais absolument ravissante, je n'étais ni grosse, ni maigre. Bien proportionnée, avec des jambes que j'ai eu la chance de garder toute ma vie et qui sont jolies. Alors pourquoi ce dédain de mon corps d'enfant, ces quolibets permanents, ce ravissement à me rabaisser. Ils avaient sûrement chacun leurs raisons, mais cela ne m'a pas fait de bien.

Mon père me sexualisait et depuis mon enfance commentait mon corps, mes seins, mon ventre, mes hanches : elle est large comme une jument, les petits n'auront pas de mal à passer. C'était censé être un compliment, voire une flatterie vu comme il aimait sa jument.

C'était un paysan auvergnat. Un tyran domestique qui nous terrorisait et que malgré mes

Crue et Nue

encouragements, ma mère ne quitta jamais. Elle était dépendante financièrement, ce que mon père lui fit payer très cher. Par des humiliations permanentes et des restrictions abusives qui durent lui donner, à lui, beaucoup de plaisir.

Ils m'appelaient aussi mémère. Ou petite mémère, dans les moments de tendresse. Tous ces surnoms bizarres qui étaient mon quotidien m'ont bien fait rentrer dans le crâne que j'étais grosse avec des cuisses partout, vieille comme une grand-mère et moche comme une jument. Quand il arrivait que quelqu'un dise : comme elle est jolie, la réponse de ma mère sortait comme une fusée, ne lui dites surtout pas, elle va le croire, et mon père d'ajouter, je ne sais pas si elle est jolie, mais comme emmerdeuse, elle se pose là ! Je n'ai eu que cela de la part de mon père. Et ces attouchements qu'il prétendait être des câlins. Viens sur mes genoux, viens mettre tes mains là, entre mes cuisses, à la petite chaleur douce. Je ne voulais pas. Et ma mère qui cousait plus loin répétait en souffrant, oui à la petite chaleur douce. Allez, bon sang, mets tes mains... là, comme ça. Quand j'étais petit, c'est comme ça que je faisais avec ma mère.

Et les rapports incestuels deviennent incestueux. Hmm, tu sens le sui generis ! Il avait les yeux qui brillaient.

Crue et Nue

C'est quoi papa, le sui generis ? Attends que je sente encore. Laisse-la, voyons, tu l'embêtes. Occupe-toi de ta couture, toi ! Tu n'es rien, rien qu'un peu de ma bave. Laisse tes mains à la petite chaleur douce. Tu sens bon tu sais. Un peu de ma bave.

J'avais envie de vomir.

Mon corps, il a fallu que je me l'approprie. Pendant des dizaines d'années, je me réveillais en chien de fusil, recroquevillée avec cette phrase lancinante qui se répétait comme un psaume protecteur : mon corps est à moi, mon corps est à moi, mon corps est à moi. Je ne savais pas pourquoi. Je me trouvais un peu folle. Des dizaines d'années plus tard, en analyse, je me suis souvenue, j'ai compris.

Je n'avais pas de chambre. L'appartement était une enfilade de pièces minuscules qui se commandaient les unes les autres. On entrait par un minuscule vestibule qui ouvrait sur une minuscule cuisine et un espace suffisamment grand pour avoir des toilettes à la turque. Et puis un jour, mon père a fait une dérivation, a jeté un caillebotis, et nous avons une douche. C'était merveilleux. Papa était un héros ! Ensuite, on entrait dans une

Crue et Nue

minuscule salle à manger où on avait du mal à passer derrière les chaises tant tout cela était étroit, mais on avait une table, des chaises et un buffet, ce que tout le monde n'avait pas. La minuscule pièce après était un minuscule passage à l'utilisation multiple, qui pouvait servir de salle de jeux ou de salon. C'est là que se trouvaient le poêle, le charbon, l'armoire de rangement de la maison et les jouets de mes frères. C'était un passage que ma mère appelait pompeusement ma chambre. Il menait à la minuscule chambre de mes parents et après, au fond, à la minuscule chambre de mes frères, la seule qui fermait. Ma chambre était un no man's land, un étrange endroit où les portes pour traverser la pièce n'étaient pas face à face mais d'un coin à l'autre de la pièce, on entrait à gauche et on ressortait à droite. Mon lit était à droite de la porte de gauche, et l'armoire était à gauche de la porte de droite. On traversait en biais. La salle des pas perdus. Perdue, je l'étais, sans aucune protection. Mes frères jouaient dans cette pièce quand je voulais dormir, circonvenaient mon soi-disant lit qui devenait leur champ de bataille, bref, mon territoire n'existait pas. Moi, la fille à protéger, j'étais dans un espace ouvert à tous et à tous vents et ce lieu n'était pas à moi. Que s'est-il passé avec

mes frères ? J'ai compris bien plus tard pourquoi ils ne purent jamais me regarder dans les yeux...

Je perdis les pédales.

Toutes les nuits, je voyais deux personnages effrayants dans mes rideaux, deux bonshommes en costume noir, très méchants, très décidés, un petit gros et un grand maigre, avec des chapeaux ronds, et qui avançaient vite, pressés, à grandes enjambées, l'air sombre, de profil mais en me regardant par en dessous, marchant sur place d'un bon pas que rien ne pouvait arrêter. Ils avaient l'air pauvres, des trous noirs à la place des yeux. Le grand, plus âgé, était devant. Ils étaient plats comme des silhouettes de papier, mais terriblement dangereux. Terriblement menaçants. J'avais tellement peur. Tellement peur. Et je ne pouvais le dire à personne. Personne ne pouvait comprendre. D'ailleurs, je ne savais pas encore parler. Pendant toute mon enfance, terrorisée, j'ai passé toutes mes nuits au-dessus de mon corps, au-dessus de mon lit, à me regarder dormir, à regarder ce qui se passait en bas et à essayer vainement de redescendre dans mon corps, ce que j'arrivais à faire au petit matin. Les bonshommes dans les rideaux disparaissaient et mes frères redevenaient... je ne sais pas très bien quoi, mais sûrement pas des frères tels qu'ils auraient dû être.

Crue et Nue

Je vais peut-être passer sur ces années terribles où mon corps était un enjeu au sein de cette famille folle.

Ma mère ne me protégeait pas. Elle avait été longuement bafouée et abusée elle-même dans son enfance et était incapable de me protéger. Il m'aura fallu une sacrée paire d'ovaires pour me construire à peu près correctement.

Ce départ violent ne m'aida pas dans l'amour de mon corps, et la suite devait être un long chemin pour arriver jusqu'à moi. Forcément, il y eut des cures de sommeil, divers psychiatres et psychanalystes et quelques barils d'antidépresseurs. La construction peut aussi passer par là.

Dans ma génération, grâce aux féministes que j'ai toujours accompagnées de près ou de loin, le corps avait un sens. Il sortait du long engourdissement du puritanisme imposé par le XIX^e siècle et le catholicisme, ainsi que de la confortable domination de l'homme sur la femme. On s'appropriait notre corps, on le donnait à qui on voulait quand on voulait, on portait un enfant si on le voulait et de qui on voulait. Pas d'entraves, plus de soutiens-gorge, plus de gaines, plus de jupes serrées, mais des pantalons, de larges jupes longues ou des minijupes. Le corps, si longtemps nié, exultait. Il était libre. C'était enfin normal. On se rencontrait, on se

Crue et Nue

plaisait, on s'aimait, on en rencontrait d'autres, sans drames, avec la légèreté d'un sourire. On avait vingt ans, on était purs, on ne se doutait pas que la vie ne serait pas toujours comme un éternel été. Mon corps s'épanouissait, amoureux de la vie qui est passée sur lui et y a laissé des marques.

ROUSSE

Quand j'avais onze ans, sur ma carte d'identité, à cheveux, il y avait écrit châtain. Mais c'est quoi châtain ? ça n'est ni marron, ni blond, ni roux, ni brun, c'est... rien. Je ne saurai jamais décrire ni parler de cette couleur. Elle n'existe pas pour moi. J'avais l'impression que mes cheveux étaient gris. Oui, gris-gris. Comme une mine de crayon. Aussi ternes. Aussi plats. Aussi tristes. Quand j'ai commencé à vouloir y mettre de la couleur, j'avais quinze ans. Dans mon milieu, c'était inimaginable. Quand ma mère a eu les cheveux blancs, elle se faisait des reflets mauves, c'est dire ! Mais ça, c'est comme les tongs, ça reviendra à la mode. Genre décalé, tellement chic ! Anciennement ringard, nouvellement trop top !

Dans ma tête, j'étais rousse. Comme ces mèches sur mes tempes. C'était ça mon identité. Sûrement

Crue et Nue

à cause des taches de rousseur. J'en avais partout. Et si personne ne me disait que j'étais jolie ou intéressante, tout le monde s'accordait à dire que j'avais des taches de rousseur. C'était par ça que j'existais. Alors autant en mettre partout, y compris dans les cheveux. Pour qu'on me voie. Parce que j'étais comme ça à l'intérieur. C'est probablement pour cette raison que je comprends les transsexuels. Quand on sait comment on est, qui on est dedans, il faut que l'extérieur soit en accord. Rousse dedans, rousse dehors.

Par ailleurs, je ne suis pas une fausse rousse, mais une vraie.

Est-ce qu'on est ses cheveux ? Est-ce que les cheveux, c'est nous ?

Il y a un langage dans nos coiffures. Au-delà des civilisations, des territoires, des modes et des névroses. De la préhistoire à nos jours, le temps n'existe pas. Les correspondances deviennent transversales. Les crânes rasés des lutteurs antiques, des taulards ou de nos rebelles à la mode sont émouvants par leur similitude. Ainsi que les cheveux longs des Indiennes et ceux de nos jeunes filles, les dreads de la préhistoire et celles de la Jamaïque. Que de similitudes, comme si nous étions tous enfin unis par cette parure qui en dit

Crue et Nue

long sur nous et qui est notre cher souci. L'habit fait le moine. On peut montrer son abandon par une chevelure dénouée, sa rigueur par une coupe en brosse, un malaise par une pelade, et un choc par un blanchiment spectaculaire.

Angela Davis disait sa colère aussi par sa coiffure. Les punks, leur dédain. Des cheveux longs des beatniks émanait la déstructuration d'une société. La liste est infinie : la raie au milieu des époques et des gens bien ordonnés, les cheveux courts de la femme libérée de son corset... Les femmes de mauvaise vie sortaient sans coiffure, sans chapeau, on disait qu'elles sortaient « en cheveux ». Et finalement les trophées : les scalps ramenés par les vainqueurs, et l'humiliation des femmes aux crânes rasés par des lâches.

Cheveux qui disent la classe sociale, les projets. Bien coiffés : on sort, mal coiffés : on reste sous la couette. On veut se raconter par la mise en place de ces milliers de cheveux, dociles ou en épis. On a l'impression d'être seul à combattre une mèche ou à se soucier de sa coiffure, mais non. C'est la préoccupation de chaque être humain depuis l'origine.

J'avais des tableaux faits avec des cheveux de membres de ma famille datant de... je ne sais

Crue et Nue

vraiment plus, quelque chose entre 1880 et 1920. Je trouvais ça tout à fait mortifère. J'ai fini par les planquer, et ils ont disparu. À mon tour, en toute contradiction, je conserve précieusement les cheveux de mes filles dans de jolies boîtes avec de jolis rubans. Les premières boucles, la première coupe. Quand ma mère est morte, j'ai coupé une mèche de ses cheveux. Je l'ai gardée longtemps avec moi. Puis je l'ai rangée... je ne sais absolument plus où. Fétichisme inutile.

Quant aux miens, je préférerais qu'on parle d'autre chose, merci ! Ils sont fins, très fins, je les déteste. Je me donne un mal de chien pour qu'on croie que j'ai une crinière, une touffe comme dirait Marina Foïs. Je les teins. Ça gaine. Puis j'utilise un shampoing au rassoul qui est censé les pétrifier, et je les sèche tout en les froissant. Quand ils sont secs, je les asperge à la racine d'une laque forte ou extra-forte. La tête en bas, je frotte, j'ébouriffe. Ensuite, je les babylisse au petit fer. Puis je les détache les uns des autres, presque un à un, je crêpe, je place, et je réasperge de laque. Alors, après ça, ne pas trop me parler d'aller à la piscine...

J'ai toujours détesté les filles qui ont des gros cheveux, vous savez celles qui passent leurs mains

Crue et Nue

dans la masse soyeuse en les changeant de côté tellement y en a. Je suis sûre qu'en plus, elles ont le pied grec.

Il paraît que personne n'est content de ses cheveux. Tant mieux, je me sens moins seule !